

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

N° 69

28 FÉVRIER 1920

PRIX
2 FRANCS

E.E. VIOLET



L. AUBERT

LE VÉRITABLE
POSTE OXYACÉTYLÉNIQUE

OXYDELTA

qui donne la lumière
la plus puissante
après l'arc électrique

PORTE LA MARQUE
CI-DESSOUS



TOUS LES EXPLOITANTS soucieux
d'obtenir en toute sécurité un éclairage
parfait doivent exiger cette marque sur
les appareils et refuser les imitations.

PLUS DE 5.000 RÉFÉRENCES
dans le monde entier

DÉMONSTRATIONS PERMANENTES

ÉTABLISSEMENTS

J. DEMARIA
MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUE

35, Rue de Clichy
PARIS

EMPLOI RATIONNEL
DU

Courant Alternatif
AU MOYEN DU

TRANSFORMATEUR GUIL

dit AUTO-RÉDUCTEUR

Modèle exclusif contrôlé



Nouvel Appareil *atténuant*, dans une très large proportion, les inconvénients du courant alternatif. Il prend le courant de 110 ou 220 volts fourni par le secteur et le restitue à 40 ou 60 volts suivant les besoins. Cette absorption de tension est compensée par une augmentation d'ampérage, ce qui procure une *économie notable*.

AMPÈRES		POUR SECTEURS 42-50 PÉRIODES	
au secteur	à la lampe	115 Volts	220 Volts
30	60	460 fr.	» »
46	60	» »	600 fr.

NOTA. — Bien spécifier la nature du courant, le voltage exact et le nombre de périodes.

INSTRUCTION DÉTAILLÉE SUR DEMANDE

Manufacture Française d'Appareils de Précision

GUILBERT & COISSAC } 4, ALLÉE VERTE, 4
PARIS
Métro: Richard-Lenoir

NUMÉRO 9

Le Numéro : DEUX FRANCS

TROISIÈME ANNÉE

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
FRANCE : Un An 50 fr.
ÉTRANGER : Un An 60 fr.
Le Numéro 2 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
BOULEVARD SAINT-MARTIN
(48, rue de Bondy)
Téléphone : NORD 40-39
Adresse Télégraphique : NALCIFRAN-PARIS

Pour la publicité
s'adresser aux bureaux du journal

SOMMAIRE

A nos lecteurs.....	LA DIRECTION.	Echos et Indiscrétions.....	J. PIETRINI.
Le Cinéma à Bysance.....	P. SIMONOT.	Lettre de Londres.....	LAURENT.
Tryptique : Quand on aime.....	GUILLAUME DANVERS.	Le bien le plus précieux.....	PAUL DE LA BORIE.
Verdun.....	—	La production hebdomaire.....	{ INTÉRIM.
Le Vainqueur de l'Ogre..	—		{ NYCTALOPE.
Le premier Film allemand.....	J. PIETRINI.		

A nos Lecteurs

Nous nous excusons auprès de nos clients, nos abonnés et nos lecteurs du retard apporté à la parution de ce numéro.

La grève des typographes, déclenchée à l'improviste la semaine dernière, nous a pris au dépourvu et malgré nos efforts, force nous a été de reculer la publication de notre numéro 69.

La *Cinématographie française* est en effet un « poids lourd » qui ne s'accommode guère de l'à-peu-près et dont il est difficile de bouleverser d'un coup l'organisation. Ce que des moyens de fortune peuvent réaliser lorsqu'il s'agit d'une publication ordinaire, devient impossible avec

une revue de l'importance et du luxe de celle-ci.

Toutefois, ne voulant pas priver nos amis d'un seul numéro de leur journal favori, nous avons décidé de publier cette semaine les numéros 69 et 70.

Nous comptons sur l'indulgence de nos lecteurs pour excuser les imperfections qui pourraient résulter d'un travail hâtif et d'une improvisation que nous chercherons à rendre aussi parfaite que possible en attendant le retour à la vie normale dans l'imprimerie parisienne.

LA DIRECTION.

Le Cinéma à Byzance

Si l'on en croit l'Histoire, lorsque Mahomet II, après un siège de plusieurs années, donna enfin l'assaut définitif aux murs de Constantinople, le chapitre des moines, conseil supérieur de la Cité, était réuni et discutait à perte de vue sur des controverses telles que le nombre et la forme des ailes du séraphin. Les derniers poilus de Constantin Dracosès se firent massacrer jusqu'au dernier, et le conquérant turc, pénétrant à cheval dans la basilique de Sainte-Sophie, y consacrait la chute définitive de l'empire ottoman.

On montre encore sur une colonne de marbre la trace de la main sanglante de Mahomet II. Cette marque est à plus de cinq mètres de hauteur, tellement était épaisse la couche de cadavres chrétiens massacrés dans la célèbre église.

Toutes proportions gardées, les sujets qui ont le don d'émouvoir les personnalités notoires de la cinématographie en France, paraissent aussi dépourvus d'opportunité que les controverses théologiques des moines de Byzance. Alors que l'ennemi, je veux dire le concurrent, a déjà envahi la place, ces Messieurs se réunissent et, à grand fracas, discutent sur les droits de la critique dans la presse corporative.

Voilà, n'en doutons pas, une question d'une brillante opportunité et rien n'est plus urgent que le muselage de la Presse, cette pelée, cette galeuse, d'où nous vient tout le mal. L'Amérique nous submerge du trop-plein de son édition ; de nouvelles maisons étrangères s'installent chaque semaine à Paris ; l'Italie a intensifié sa production d'une façon méthodique, avec des éléments financiers et commerciaux qui en assurent le perfectionnement technique et en facilitent l'écoulement. Voici l'Allemagne qui rentre dans l'arène, armée de tous les éléments propres à assurer son succès.

En face de cette redoutable trinité de concurrents, nous continuons à végéter sans méthode et sans esprit de suite, bâclant au petit bonheur des films hâtivement conçus, sommairement étudiés et réalisés avec un seul souci, celui d'économiser sur les pellicules, sur les cachets des artistes, sur les décors, sur la lumière. De temps à autre, comme un rayon de soleil dans un ciel d'orage, apparaît un beau film. On s'exclame. On dit : Enfin !... Puis, pendant un an, l'auteur, l'éditeur ou le met-

teur en scène, le créateur, en un mot de cette œuvre de réconfort et d'espérance ne fait plus parler de lui. Il digère son triomphe, ou il se recueille, ou plus simplement, il attend qu'un mécène lui apporte les moyens de tenter un nouvel effort.

Peut-être le moment serait-il bien choisi pour s'enquérir des causes du mal et chercher les remèdes. L'exemple de nos concurrents devrait, semble-t-il, inspirer à nos éditeurs français le noble désir de réaliser les indispensables améliorations que réclame la production nationale. L'heure est venue, pense-t-on, de changer nos méthodes, d'unir nos capitaux et nos intelligences, de créer des studios munis des derniers perfectionnements, d'assurer à ceux de nos compatriotes qui ont du talent une légitime rémunération de leur travail. En un mot, il y a une nécessité vitale à secouer sans différer la poussiéreuse routine dans laquelle notre industrie s'enlise.

D'aucuns prétendent qu'il y a quelque chose de bien plus important que tout cela ; une réforme qu'il urge de réaliser sans délai ; un danger imminent à conjurer.

Il faut faire taire la critique.

Il paraît, c'est du moins ce qui ressort des discussions qui ont eu lieu ; il paraît, dis-je, que la presse se permet de ne pas se pâmer d'admiration devant la totalité des films présentés chaque semaine, soit dans les locaux habituels, soit en présentations spéciales. Alors, ces Messieurs ont trouvé un moyen bien simple en vérité de corriger ce qui peut avoir de fâcheux cette appréciation. C'est de supprimer la critique.

Je me demande comment il se fait qu'on n'ait pas pensé plus tôt à cette solution dont le sens pratique saute aux yeux. Il y eût jadis en Perse, un puissant monarque auquel son professeur de musique reprochait de chanter faux. Le potentat fit couper les oreilles de tous ses courtisans, sans oublier le maître de musique, et depuis cette petite opération, chacun de s'extasier sur le charme de la voix du maître.

Les manitous du film français qui sont des gens de lettres et érudits, comme chacun sait, n'ont pas voulu manquer l'occasion de montrer leur goût pour les beaux gestes antiques et à l'image du grand

seigneur persan, ils ont délibéré de traiter la presse selon les principes de cette heureuse époque.

La critique, une fois supprimée, il n'y aura plus personne pour signaler les mauvais films et les clients seront tenus de considérer comme supérieure toute la production qui leur sera hebdomadairement présentée.

Au cours de la réunion dont je parle et à laquelle les directeurs de journaux avaient été convoqués, un de ces Messieurs éditeurs, manifesta même l'intention d'interdire aux journalistes l'entrée des présentations. Il fit cette aimable proposition sur un ton et en des termes qui pourraient faire croire que notre industrie recrute quelques-uns de ses membres parmi les charretiers. Heureusement, la majorité, mieux inspirée et surtout mieux éduquée, se contenta de demander le recul de la critique des films d'une date où elle ne puisse plus avoir d'effet sur la clientèle.

La critique, de l'avis général, fait du tort aux mauvais films ; mais personne ne s'est avisé de reconnaître que, par contre-coup, elle favorisait les bons. Il y a donc compensation et seules les maisons qui se font une spécialité des navets devraient avoir à se plaindre. Dire qu'un film est bon s'il est tout le contraire, ne lui donnera pas les qualités qui lui manquent. Ce sera, quoi qu'on dise, un mauvais film et le client qui l'aura loué ou acheté sur la foi d'une critique avantageuse deviendra méfiant et soupçonneux, au point de négliger parfois un bon film.

D'autre part, il n'est pas indifférent de penser aussi au lecteur abonné des journaux corporatifs, qui en veut pour son argent et qui compte sur la bonne foi du critique pour le guider dans la composition de ses programmes. N'y aurait-il pas abus de confiance à vanter systématiquement tous les produits sans distinction ?

Je dois convenir, du reste, que la presse cinématographique ne s'est pas laissé passer le licol que lui tendaient Messieurs les Editeurs. Avec une belle indignation mes confrères se sont refusés à toute compromission. Et l'Indépendance de la presse, qu'en faites-vous Messeigneurs ? C'est qu'elle est indépendante, la Presse ; indépendante et compétente aussi et ses jugements feraient rougir Salomon lui-même. Les rédacteurs chargés du redoutable rôle d'Aristarque sont des maîtres incorruptibles autant qu'omniscients. L'un d'eux, à l'idée qu'on songeait à museler la critique, en eût des fourmillements dans sa plume, aussi nous servit-il un article énergiquement tourné où il disait leur fait aux mécréants qui osaient porter une main sa-

crilège sur nos imprescriptibles droits. Ah ! mais... Et une colonne plus loin on pouvait lire le compte rendu *signé* d'une récente présentation spéciale. Et ce compte rendu qui était un hymne d'admiration, un chant d'Hiérophante, un cri d'enthousiasme, s'adressait à un film qui, de l'avis unanime est un monument de sottise, de prétention, de maladresse et d'une exécution telle qu'un des plus autorisés parmi les connaisseurs disait en sortant : « Ça du cinéma, c'en est à peine l'excrément ».

Et voilà justement comment s'écrit l'histoire...

Et aussi comment se fait la critique.

Combien je préfère à ces indignations de commande, la réponse typique d'un autre de nos confrères auquel on demandait son avis sur la question. « Moi, répondit-il, cela ne me touche pas. Je ne publie pas une ligne de critique qui ne soit payée. »

A la bonne heure. Voilà de la franchise. Au moins comme cela on est prévenu.

Messieurs les éditeurs ont tort de s'insurger contre la critique. Au fond, elle leur est plus utile que préjudiciable, car le nombre de films qui méritent des éloges est tout de même plus considérable que ceux qui appellent un blâme sévère, mais juste. Puis il y a la production nationale qu'il faut guider vers le progrès constant. Et la critique a plus fait qu'on ne pense pour l'amélioration du film français, son embellissement, son interprétation, sa mise en scène, etc..

D'autres soucis plus urgents réclament la sollicitude de ceux qui disposent de quelque autorité dans notre industrie.

Qu'ils lisent dans ce numéro l'article de Jacques Pichini sur la présentation du premier film allemand à Rome, et qu'ils tirent les conclusions logiques qui découlent de cet événement.

La Du Barry, un film admirable dans son exécution, mais qui est intentionnellement injurieux pour la France, fait en Italie le maximum. Je sais, d'autre part, que ce film a été acheté pour la France par un métèque qui compte bien réaliser une bonne affaire.

Nous verrons alors si la censure est faite pour nous défendre contre de pareilles tentatives, ou si cette institution n'est autre qu'une grasse prébende destinée à entretenir en joie et santé les abbés de cour de la troisième République.

Messieurs les Editeurs de Bizance, pensez donc aux films boches qui menacent de vous envahir, et n'oubliez pas que si le dollar vaut 14 francs, le mark ne vaut que 14 centimes...

P. LIMONOT.

TRIPTYQUE

QUAND ON AIME !...

Nous avons vu les trois premiers épisodes du nouveau Ciné-Roman que vient de faire le littérateur bien connu, M. Pierre Decourcelle, et qui a eu la bonne fortune d'être édité, pour ses débuts, la Société d'Édition Cinématographique.

Le sujet des plus romanesques plaira certainement au Grand Public, et M. Henry Houry qui en a dirigé toute la mise en scène, a tiré des effets des plus dramatiques où se reconnaît la technique américaine dont il n'ignore pas les moindres tours de mains, car notre compatriote a été metteur en scène à la « Vitograph » où il dirigea l'exécution de nombreux films et non des moindres.

Quand on aime !... On n'a que le désir de briser tous les obstacles qui se dressent sur le chemin des désirs coupables. On n'a aucun scrupule pour s'unir à l'être aimé, et, d'éprouver avec violence et impétuosité ce sentiment qui semble être le seul but de leurs vies, deux intellectuels, deux étudiants en médecine, Sabine Lambertier et Maxime Quevilly, échangent entre eux un pacte, comme seuls en peuvent imaginer les amoureux les plus romanesques et les plus passionnés qui, pour un baiser, iraient jusqu'au crime !... Et tout le sujet de ce grand film, en épisode se trouve synthétisé en ces quelques mots.

Vous dire par le détail tous les incidents dramatiques qui se succèdent, vous en conter les enchaînements cruellement logiques, vous en dévoiler le dénouement, ce serait vous priver de ce sentiment de curiosité, d'anxiété parfois qu'éprouve non sans plaisir le spectateur même le plus blasé.

Parlons donc des artistes.

Mlle Julia Bruns est l'interprète du rôle de Sabine Lambertier, devenue la femme du riche industriel Hubertin. Je ne dirais pas qu'elle est jolie, ni qu'elle est belle. On a dû le lui dire bien des fois !... Elle est étrange, les regards de ses yeux sont alternativement rêveurs, innocents et perfides. Elle a du talent et qui plus est, elle est élégance de bon goût, et porte avec distinction les costumes qu'a créés pour elle Paul Poiret. En un mot, c'est une révélation !

À côté d'elle, nous retrouvons Mme Jalabert qui interprète avec dignité, le rôle de Mme Quevilly, la mère du jeune médecin peu fortuné, qui n'a pour seule richesse que l'amour de Sabine.

Puis Mlle Renée Fajan qui est une Denise des plus gracieuses et, dans le rôle d'Edith Waoelridge, la séduisante Mlle Salèges.

Le rôle de Maxime Quevilly, le jeune docteur qui a échangé un pacte d'amour avec Sabine, est interprété avec distinction par M. Paul Guidé.

M. A. Colas campe, avec un certain réalisme le type du riche industriel, Charles Hubertin, qui aime l'admirable créature qui est la joie de sa vie, et l'inspiratrice de sa mort.

MM. Henry Bosc, Georges Verneuil, et Avelot, Woolridge, complètent avec talent cette parfaite distribution, en tête de laquelle est M. Arnold Daly qui campe avec sobriété et une émotion contenue, mais sans cesse grandissante, le rôle de Michel Epervans qui est le jouet de la fatalité et la dupe de cette Sabine provocante qui lui a demandé un crime en lui promettant son amour.

M. Arnold Daly n'est pas un inconnu pour le public parisien, c'est lui qui créa le rôle de Gustin Clarel des *Mystères de New-York*. Dans *Quand on aime*, nous sommes heureux de retrouver sur l'écran toutes ses qualités de parfait comédien qui va se trouver être l'âme de toutes les scènes de ce ciné-roman où nous ne voyons que du Sang, de l'Amour et de la Volupté !

Au point de vue technique, la photo est impeccable. La mise en scène qui fait honneur à M. Henry Houry nous fait deviner, en maints détails, l'influence du raffiné parisien, de l'homme du monde qu'est M. Pierre Decourcelle, dont, dans les lettres comme au cinéma, le nom est synonyme de succès.

Je ne voudrais pourtant pas terminer ces quelques lignes sans une critique. J'ai beau tourner ma plume dans l'encrier, je n'en trouve pas une. Mais soufflez-moi donc !... Allons bon, je fais un pâté !... Paté ?... Euréka !... Pourquoi Pathé n'a-t-il pas accaparé *Quand on aime* ?...

V. G. D.

VERDUN

Nous empruntons à notre bon confrère « Comedia », à notre bon ami le lieutenant J.-L. Croze, ces quelques lignes vécues qu'il vient de publier dans la rubrique cinématographique quotidienne qu'il tient avec le talent et la compétence que tout le monde se plaît à lui reconnaître.



— Vos têtes sont ratées !!!

— Mais encore une fois ! mettez-donc des Fards DORIN.

« C'est la ville du front où la Section cinématographique de l'armée a le plus travaillé ; le Boche aussi d'ailleurs. Les beaux « premiers plans » pour lui et pour nous ! Mais, au contraire de nous, ils ne l'ont pas eue!...

Elle s'offrait aux opérateurs, admirable, plus belle, plus mutilée chaque jour, l'héroïque cité ! Combien de milliers de mètres au total ont été tournés par mes camarades Costil, Pierre, Baye, Quintin, Meunier et les autres, dans la citadelle, sous les remparts, au bord de la Meuse ! Que de panoramas pris de Bévaux, des Sartettes, de Regret, de Saint-Michel !

Nous avons fait aussi ses environs : Bois Bourru, Vacheraville, Souville. Les souvenirs m'arrivent en foule. Notre départ pour Souville à 10 heures du soir ; notre entrée dans le fort à deux heures du matin ! Nous avons marché au ralenti, obligatoirement.

Baye et Quintin se rappellent-ils ce brave territorial, ravitailleur en pinard ou en grenades (même danger !) qui, croisant, à le heurter, Quintin, porteur du pied de la pacifique mitrailleuse, s'arrêta pour souffler et demanda :

— Où qu' tu vas par là avec ta corvée de bois ?...

Une obscure clarté tombait des étoiles. Puis-je dire qu'elle ne tombait pas seule ? Nous étions en plein bruit. Non loin, sur les pauvres poilus, la mort sifflait et riait... aux éclats.

A Souville, au fond de la « gaine », le général Mangin s'était enfermé avec son état-major. Par le téléphone, cent fois coupé, cent fois raccommodé, l'illustre chef donnait des ordres à une de ses brigades sur laquelle se ruait le Boche :

— Allo, c'est toi, Vinot ? Tout le bataillon en réserve monte. Relève la compagnie de droite... Elle y a passé?... Lui aussi, tué... pauvre bougre ! Il faut tenir!...

Je revois le général et sa large silhouette découpée à la lueur de la lampe fumeuse sur le mur blanc.

Au garde à vous, derrière Mangin, près de la table où le capitaine, aujourd'hui colonel Lambrigot, consultait un plan directeur, j'attendais, très ému, inquiet un peu, en gêneur ayant pleine conscience de son importance.

— Le Cinéma de l'Armée, à pareille heure, ce n'est pas ordinaire ! fit le général en lisant notre ordre de mission.

Je m'excusai, expliquant que si notre travail n'était possible que de jour, le voyage de Souville nous avait été indiqué comme plus facile de nuit.

Après un semblant de repos... agité, sur la planche où tous les officiers et le général lui-même s'étaient, vers l'aube, étendus, nous partîmes en reconnaissance. Les « coins intéressants » ne manquaient guère. Malheureusement, la brume empêcha d'avoir un panorama de Froideterre, et, dans le bas, de Fleury, que les obus avaient à peu près rasés, où ils pleuvaient quand même.

Un peu après, sur mon instante prière, le général Mangin venait à son observatoire, camouflé assez mal, bien éclairé pour nous.

« C'est d'ailleurs mon heure », dit-il. Et le fort de Souville, écrasé, émietté — en surface — par les 380, Souville, poste de combat de Mangin, est un de nos plus beaux documents de guerre. Y sourit, alerte, souriant, jeune, le héros glorieux dont la France — et l'Allemagne — se souviendront toujours.

Verdun au cinématographe ! Je voudrais que chaque année, à l'époque de l'anniversaire de la vaste bataille terminée en vaste défaite pour le Boche, tout établissement public ou privé passât en France, par ordre, les films qui montrent la Ville sublime, aux heures de son sublime sacrifice.

Je voudrais qu'au moment où l'Histoire merveilleuse déroulerait ses images, la musique se tût ; qu'on n'entendît dans la salle que le bruit des soupirs, et que chacun, la lumière revenue, donnât ses applaudissements après avoir donné ses larmes, en souvenir, en hommage aux quatre cent mille poilus endormis sous Verdun. »
J.-L. CROZE.

Combien ces pieux souvenirs, pieusement évoqués, doivent être rappelés, non seulement à tous ceux qui les ont vécus, de près ou de loin, mais surtout à l'enfance, aux tout-petits qui, si la vague d'indifférence continue à déferler sur notre société défaillante, ne connaîtront rien de la guerre dans dix ans.

Il est un film, un grand film à faire, ou plutôt à monter : c'est *l'Histoire cinématographique de la guerre*.

Ce film est tourné. Jusqu'à ce jour nous n'en avons vu que ce que la censure, qui tolère des « importations » où un père force sa fille à se prostituer, a bien voulu nous permettre de voir : c'est-à-dire des défilés, des remises de décorations et autres cérémonies édifiantes, touchantes mais... trop bien mises en scène, parfois.

Il faut que les enfants qui ont environ dix ans voient, revoient ce que leurs petits regards naïfs n'ont pu comprendre, il y a trois ou quatre ans.

Parmi eux, il en est qui ont perdu leurs pères, leurs grands frères, leurs oncles ou leurs grands-pères parfois. Il ne faut pas qu'ils oublient les sublimes sacrifices, il faut qu'ils s'en souviennent.

En conscience, les Pouvoirs publics se doivent d'entretenir tous les souvenirs des cinq années d'héroïsme qui ont émerveillé le monde qui, sans la France, eût été sous la domination germanique. Que faut-il pour cela ? puisque les films en épisodes sont de plus en plus nombreux et jouissent de la faveur du public, il en faut édifier un. Quels films ! Quels épisodes !... Avec tous les documents cinématographiques des ministères de la guerre, de la marine, et de quelque provenance soient-ils, afin d'imposer aux dates anniversaires, sur les écrans de toute la France, la projection.

Du moderne *Gesta Dei per Francos*.

LE VAINQUEUR DE L'OGRE

Je me fais un réel plaisir à constater que l'on revient au film pour enfants. Quoi qu'en disent certains exploitants intoxiqués de coups de revolvers, de cow-boys, et autres calamités visuelles, les films joués par des enfants, ont toujours obtenu un très grand succès auprès du public, et il ne faudrait rien connaître du cinéma pour avoir oublié, ou ne pas se souvenir des séries *Bébé* et *Bout d'Zan*, éditées chez Gaumont, avant la guerre.

En France, M. Caillard vient de se consacrer au film tourné par de très jeunes artistes, presque des enfants, et nous espérons bien que tous ses petits interprètes arriveront à obtenir les succès qu'ont obtenus, par le monde entier, Mary Osborne et son copain en espièglerie L'Afrique.

Il était tout naturel qu'une importante marque américaine comme la « Fox Film » voulut, elle aussi, manifester sa puissance éditoriale et artistique dans ce genre si délicat et disons-le si captivant.

Il y a quelques mois, pour les fêtes de la Noël, nous avons eu *Les Enfants dans la Forêt*. Prochainement, pour les fêtes de Pâques, tous les enfants vont pouvoir se réjouir et trépigner en applaudissant leurs gentils héros Virginia Lee Corbin et Francis Carpenter, qui a eux deux, n'ont pas douze ans ! dans cette grande comédie dramatique d'aventures dans le royaume de Lilliput, *Le Vainqueur de l'Ogre*, qui est mis en scène avec une incomparable virtuosité et joué, je n'ose pas dire avec talent, ils sont si jeunes ! mais avec cette naïveté, cette sincérité d'expression, cette virtuosité imprévue que l'on ne rencontre que dans l'enfance. Il est certain que de rares dispositions artistiques secondent tant de dons naturels, mais il faut convenir aussi de la part qui revient au metteur en scène qui a su faire jouer tous ces enfants, et l'en féliciter chaleureusement, car il a su réaliser pour nos yeux un spectacle des plus charmants que je ne saurais trop recommander même au plus blasé des célibataires.

— Voyez, égoïste ami, de quelles joies vous vous êtes privé. Jamais vous n'aurez une fillette comme

cette adorable petite poupée qu'est Virginia Lee Corbin, jamais vous n'aurez un moutard comme cet impétueux Francis Carpenter. Que je vous plains !... car ce sont les seules joies que les dieux aient permis aux hommes. Eh oui ! Vous profitez de l'obscurité de la salle pour essayer une larme honteuse d'avoir, malgré vous, jailli de votre cœur...

Si un « ventre doré » vient dédaigneusement vous dire que *Le Vainqueur de l'Ogre* est une comédie enfantine, un conte de fée, un spectacle pour gosses à quatre sous le jeudi, en matinée !... soulevez les épaules de pitié, il n'a pas compris !... mais sachez que pour sa pénitence, il ira certainement au ciel rejoindre tous les pauvres d'esprits.

Dans ce film joué par des enfants, il y a tout le symbolisme des sentiments les plus généreux.

Francis Carpenter, blondinet tout petit, mais dont le cœur est rempli d'un immense courage, terrasse l'ogre noir qui se repaissait de la chair fraîche et frémissante de ses petits camarades. Il lui livre bataille, le combat et le vainc ! Et il délivre tous les petits prisonniers, ainsi que sa petite camarade, sa féérique fiancée, la princesse Isabelle, que personnifie, oh la jolie petite personne !... Virginia Lee Corbin. Ne voyez-vous pas là un symbolisme qui s'adresse plus aux grandes personnes qu'aux enfants ?... Disons quelques mots de la mise en scène. L'attaque du château a été réglée comme le sont les grands films historiques édités en Amérique, c'est-à-dire que rien n'a été ménagé pour équiper, armer et faire manœuvrer cette petite armée de quelques centaines de moutards, je parie que le plus âgé n'a pas dix ans !... qui sont les dignes soldats du *Vainqueur de l'Ogre*.

Ce roman de chevalerie, cette comédie dramatique d'aventures, ce poème du geste, appelez-le comme vous voudrez !... Ce petit chef-d'œuvre qui se présente en deux parties de 1.400 mètres chacune, ne m'a pas semblé long du tout. La photo est en tous points parfaite. Quel bel œuf de Pâque que la « Fox-Film » a eu la bonne idée d'envoyer aux petits et même aux grands enfants comme

Guillaume DANVERS.



ERMOLIEFF-FILMS

106, Rue de Richelieu
PARIS

:: :: Téléphone : LOUVRE 47-45 :: ::
Adresse télégraph. : ERMOFILMS-PARIS



EN ITALIE

LE PREMIER FILM ALLEMAND

Comme jadis leurs premiers obus sur Paris, les Allemands viennent de jeter leur premier film dans Rome.

Celui-ci est-il l'annonciateur d'une grande « offensive cinématographique » comme celui-là fut l'indice de la poussée finale et avortée *nach Paris*? J'ai tout lieu de le croire, si je m'en rapporte au mode de lancement qui, pour ce film, a fait agir les monopolistes de Berlin selon les procédés des artilleurs de la *Grosse Bertha*. Même vacarme inattendu au milieu du silence général, même projectile procédant plus du *kolossal* que du meurtrier, même mobilisation d'agents défaits criant à qui mieux mieux au miracle et soupirant d'un air entendu... *et ce n'est pas tout, attendez la suite...* même publicité scandaleusement envahissante et même assurance enfin.

Je dois avouer, tout de suite, cependant, que la projection de cette grande bande de Berlin qui porte comme titre le nom peu allemand de *M^{me} Dubarry* et prétend être une *grandiose reproduction de toute une page de l'Histoire de France* m'a mis plus mal à l'aise qu'elle ne m'a alarmé.

L'histoire de France traduite en boche et par des boches! L'époque gracieuse et légère de Louis XV évoquée par les *Herren... Choucoule*, aux petits yeux ronds et aux ventres alourdis! La mâle période de notre Révolution reconstituée par ceux qu'hier même, il a fallu pousser les pieds dans les reins pour qu'ils se débarrassent d'un Hohenzollern à demi-manchot!

Si « Allemand » depuis 1914, ne voulait tout dire, on crierait au sacrilège ou à l'inconscience. Mais c'est bien là le signe d'une suffisance, sans cesse rebondissante, et quelle leçon nouvelle se dégage de la tapageuse mise en marche de ce premier film allemand, baptisé comme *première révélation de l'art cinématographique de l'UNION de Berlin!*

Je sais bien que le « Paris-cinématographique » à l'annonce de cette manifestation de la vitalité teutonnes se contentera de hausser les épaules en se répétant : « Qu'importe! puisque pour deux ans les films boches sont exclus de notre marché! » Est-ce bien là cependant la politique nécessaire et est-il dit que les films allemands n'existeront pas parce qu'ils n'ont pas été projetés chez nous? »

Après avoir vu cette *M^{me} Dubarry* de l'*Union* de Berlin, j'en suis à regretter la décision patriotique de nos exploitants de cinémas français et je me demande s'il n'eût pas mieux valu que ce film — qui est véritablement un grand film et marque un effort très appré-

ciable dans l'art de l'écran — fut présenté à Paris où il eût fait quelque bruit.

J'eus voulu le voir chez nous pour deux raisons importantes : l'émulation et la stimulation nécessaires, d'une part; l'attention de nos pouvoirs publics sur les dangers d'une industrie et d'un art qui est une école, de l'autre.

Qu'un peuple auquel nous venons d'infliger une sanglante défaite, que des gens dont le moral a été singulièrement atteint puissent en moins d'un an après l'armistice, avoir fabriqué une série de films qui s'élève à plus de *deux cents* bandes et dont certaines ont la valeur technique de celle qui vient d'être montrée aux Italiens, ceci prouve que l'industrie du cinéma est industrie accessible à tous et qu'il est inadmissible que nous n'y atteignons pas en première ligne.

Il est indispensable qu'en France tous ceux qui s'intéressent à un degré quelconque à l'art cinématographique, tous ceux qui ont glané des millions à l'aube de cet art et tous ceux qui se préoccupent de la richesse générale du pays ignorent que l'Allemagne vaincue, l'Allemagne endettée, l'Allemagne privée de matières premières, l'Allemagne dépréciée s'est délibérément jetée dans l'industrie du film et s'y organise au point d'en menacer le marché mondial.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Cinématographie Française* que j'apprendrai quelles sources de bénéfices peuvent tirer de l'industrie de la pellicule impressionnée les pays qui consentent à en faire sérieusement le commerce. L'exemple de l'Amérique — terre des *businessmann* — est là qui parle éloquemment. Le film y est, à l'heure actuelle, considéré comme la cinquième industrie par rang d'importance de fabrication et de rendement. L'Italie nous présente une situation non moins enviable. Et nous laisserions l'Allemagne y prendre une place qui nous est due?

Alors que, premiers promoteurs de l'art muet et créateurs du genre nous passons, à juste titre, pour posséder au plus haut degré toutes les qualités littéraires et artistiques requises par cette industrie rémunératrice, nous laisserions aux Allemands le soin d'exploiter notre histoire et d'en tirer les fructueux profits?

Que ceux dont la responsabilité pourrait être engagée y réfléchissent et que veuillent bien y penser aussi ceux qui ont la lourde mission de récolter la Victoire et de réorganiser la France tant dans sa valeur économique intérieure que dans son capital-prestige à l'étranger.

L'art cinématographique est plus qu'une industrie : il a toute la valeur d'une arme de propagande parce qu'il est l'école internationale par excellence.

Ceux qui, durant la guerre, eurent la mission, quelquefois difficile, de tenir haut le prestige national à l'étranger savent quel précieux collaborateur fut le cinéma. Je suis personnellement assez bien placé pour pouvoir affirmer que tant en Italie — du temps où elle était neutre — qu'en Suisse, pendant toute la durée de la guerre, le cinéma a été le meilleur et le seul agent important de propagande. Que l'on demande aussi à la grande artiste Rita Jolivet l'impression que fit en Amérique après le crime du *Lusitania*, la projection, sans cesse renouvelée, du film *N'Oubliions Jamais*, dont elle fut la protagoniste émouvante?

Il n'est donc pas possible que notre Ministre des Affaires Etrangères et celui de l'Instruction publique puissent se désintéresser davantage d'un levier aussi puissant sur l'opinion mondiale. Le grand public, qu'il soit de race latine ou d'essence teutone, lit peu la chronique de l'étranger et ignore les communiqués des ambassades. En revanche, il va beaucoup au cinéma.

Et les Allemands — dont il faut reconnaître l'ingéniosité en matière de propagande — l'ont bien compris en présentant ce premier film sur *M^{me} Dubarry* qui, en même temps qu'il était un excellent entrée en commerce n'a pas oublié d'être une virulente satire contre la France.

Nous devons convenir que la chose a été fort adroitement faite et sous couleur d'évocation historique, le *herr Doktor* qui a conçu le scénario de ce film est fort habilement arrivé à ses fins. Toute la bande a été construite de telle façon que l'on nous montre une France singulièrement ravalée, accrochée aux lèvres d'une *Dubarry*, ramenée aux proportions d'une minidette en rupture d'atelier, et dirigée par un Louis XV gâteux, entouré d'une aristocratie douteuse et malpropre.

Quant à la Révolution française et à la prise de la Bastille, la seule figure de *M^{me} Dubarry* la domine. C'est parce qu'une femme avait su inspirer quelque passion à un roi que le peuple de France a ouvert l'ère de la liberté au monde!

Telle est la *M^{me} Dubarry* que l'*Union* de Berlin a fait applaudir à Rome, car ce film a eu un succès sans précédent.

Non pas que nos alliés aient eu la pensée que l'Allemagne eût voulu faire œuvre de propagande anti-française par ce premier film d'après défaite. Loin de là et si l'on eût pu le soupçonner les Romains — dont le loyalisme m'est connu — ne l'eussent pas toléré deux jours de suite à l'écran. Mais je le répète, la satire est subtile et infiniment perfide.

La vérité historique a été fidèlement respectée et il est peu ou pas de licences avec elle dans tout le film. Le truc a consisté simplement à ne présenter qu'un angle de l'histoire et à escamoter le reste, ce qui — avec les coupures coutumières qui font que, de la mort de Louis XV, on passe, sans transition, à la prise de la

Bastille — a permis à l'auteur du scénario de ramener aux proportions d'une aventure sexuelle l'un des plus grands moments du passé de France.

Et je me garde d'insister sur mille autres insinuations légères qui toutes tendent à mettre en valeur la légende toujours facilement accueillie d'une France affaiblie et vicieuse, d'un tempérament sacrifiant les devoirs les plus impérieux aux caprices d'une femme ou, plus précisément... de la femme.

Tout le film est d'autant plus dangereux que l'exécution — à part quelques erreurs — est admirablement conçue. Qu'on l'étudie tant du point de vue strictement technique que du point de vue théâtral et artistique, la *M^{me} Dubarry* de l'*Union* de Berlin se présente comme un beau film dont il serait exagéré de dire, comme on l'a imprimé ici, qu'il a la valeur de *Cabiria* mais auquel on ne peut dénier des qualités.

La trame en a été, scéniquement, tissée de façon parfaite. Le spectateur s'intéresse toujours et est jusqu'au bout tenu en haleine. Les mouvements de foule sont dans toute la dernière partie réglés impeccablement. La prise de la Bastille et l'exécution de *M^{me} Dubarry* forment de beaux et de puissants tableaux.

A l'observation plus minutieuse cependant — j'ai tenu à voir par deux fois la bande — l'impression première s'atténue sensiblement. Les acteurs, dont le jeu est, en général, fort sobre et très étudié apparaissent déplacés. Ce sont des Allemands et, pour savante qu'ait voulu être leur copie, ils n'ont rien de cette grâce et de cette souplesse qui caractérisent toute l'époque de Louis XV et qui sont le propre de la race latine. Ils demeurent raides malgré tout et leurs révérences accusent le domestique et non l'homme du monde. Louis XV, en dépit du jeu méticuleux de celui qui est chargé du rôle, n'en est pas moins représenté par un homme à forte corpulence que l'on s'imagine vidant des chopes et mâchonnant une saucisse entre deux séances de pose. Le grand jeune premier tenant le rôle de De Foix est inégal et à côté de mouvements d'une émotion réelle parce que bien travaillée laisse échapper souvent des gestes de sauvagerie et de brutalité qui dénotent le « feldweibel » récemment démobilisé.

En revanche, *M^{lle} Pola Negri*, qui tient le rôle de *M^{me} Dubarry* a fait une création non seulement louable, mais savante et digne d'éloges. On m'affirme qu'elle n'est pas Allemande, mais Italienne, originaire des plaines de Lombardie. Je le crois d'autant plus volontiers qu'il n'est pas une *fraulein* capable de réaliser à la fois la souplesse, la gaminerie, l'intelligence et l'expression sobrement tragique qu'a su exprimer *M^{lle} Pola Negri*. S'il est un regret à formuler c'est qu'une artiste de ce poids ait cru devoir émigrer et priver l'art italien d'un jeu captivant et mesuré qui eut fait d'elle la plus grande vedette de la Péninsule.

A la faveur de ce premier succès, les Allemands nous annoncent, à grands renforts de réclame, une *Carmen* tirée du roman de Prosper Mérimée, une *Veritas Vincit* qui est, paraît-il, une trilogie historique et une *Prin-*

cesse des *Huitres* dont le titre ne manque pas de saveur. Deux cents autres films seraient immédiatement après, jetés sur le marché italien et toute cette camelote serait offerte à des prix défiant toute concurrence.

Qui vivra verra! L'Italie en a vu d'autres et son industrie cinématographique ne s'en porte pas plus mal!

Jacques PIÉTRINI.

ÉCHOS ET INDISCRÉTIONS

M. Molmenti, Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient de lancer une circulaire à tous les préfets et conservateurs de musées, et palais du royaume, pour appeler leur attention sur la nécessité qui s'impose de faciliter aux directeurs de troupes cinématographiques leurs missions.

M. Molmenti rappelle à ses subordonnés que le cinématographe devant être considéré comme l'une des branches de l'art national, il a estimé devoir rapporter le vieux et « draconien » décret interdisant aux cinématographistes d'opérer devant les monuments publics ou dans les palais classés.

M. Molmenti rappelle à ses subordonnés que le cinématographe devant être considéré comme l'une des branches de l'art national, il a estimé devoir rapporter le vieux et « draconien » décret interdisant aux cinématographistes d'opérer devant les monuments publics ou dans les palais classés.

« D'accord avec le Conseil supérieur des Beaux-Arts, dit-il, j'ai pris la décision de permettre à toutes les troupes et maisons cinématographiques d'opérer à l'intérieur des palais nationaux et dans nos monuments et parcs publics, à condition, toutefois, que les vues qui doivent y être prises s'inspirent du souci de l'art et de la beauté.

« Mêmes facilités seront accordées aux maisons d'éditions de films qui tournant des bandes historiques auront besoin de les exécuter dans nos musées ou nos terrains réservés aux fouilles anciennes.

« Il est bien entendu que l'exécution de ces scènes de cinéma devra se faire en dehors des heures réservées aux visites du public. Les conservateurs s'inspireront donc des circonstances, et dans les cas qui leur apparaissent douteux, s'en remettront à la décision du Sous-Secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts. »

Est-il besoin de dire que cette circulaire a été accueillie avec joie dans tous les milieux cinématographiques d'Italie. Certes, jusqu'à ce jour, on obtenait facilement les autorisations de tourner dans les palais nationaux, mais cela nécessitait une perte de temps et des démarches toujours ennuyeuses.

Aujourd'hui, les conservateurs accorderont instantanément, et comme de plein droit, ces mêmes autorisations.

Quel est le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, en France, qui oserait prendre pareille décision.

Un sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts rédigeant

une circulaire pour le cinéma! quelle horreur! Nos sous-secrétaires d'Etat s'occupent des mollets de danseuses et distribuent des laissez-passer pour le foyer de l'Opéra. C'est plus noble et plus récréatif, si je puis dire.

La « Medusa-Film » qui avait à sa tête le marquis di Bugnano, ex-Secrétaire de la Chambre des Députés, Commandeur de la Légion d'honneur, vient de se transformer en Société Anonyme et entre dans le groupe des maisons faisant partie de l'*Unione Cinematografica Italiana* que préside M. le Chevalier Barratolo.

Le trust italien qui englobait déjà les dix-sept plus importantes maisons d'édition d'Italie s'accroît ainsi d'une nouvelle unité et quelle unité. Lorsque nous aurons rappelé que la « Medusa-Film » fut l'éditrice de la « *Maria de Magdala* », avec Diana Karenne et tant d'autres beaux films, nous aurons montré toute l'importance de la nouvelle recrue de l'*Unione Cinematografica Italiana*.

Le nouveau programme de la « Medusa-Film » que nous connaissons dans les lignes générales, paraît devoir nous réserver de grands et beaux films.

Notre ami et collaborateur, M. Ferruccio Biancini, vient de terminer une superbe bande dont-il est le directeur artistique, l'auteur et l'interprète.

Rapsodie Hongroise sera le titre définitif de ce nouveau film où nous verrons se révéler une nouvelle recrue pour le cinéma : la toute blonde Liliane Meyran dont la grâce légère fut souvent applaudie dans ses danses excentriques sur nos principales scènes françaises.

Sous la direction de notre ami et collaborateur Piero-Antonio Gariazzo notre excellent confrère Edmond Eparaud a commencé la mise en scène d'un grand film : *La Fresque de Pompei* tiré du roman d'Augustin Thierry.

L'interprétation de cette bande qui s'inspirera du seul souci artistique a été confiée à une grande artiste du théâtre bulgare et à la danseuse parisienne Liliane Meyran.

M^{me} Yanova la grande tragédienne russe qui de Paris était revenue à Odessa, vient d'arriver à Rome après un court séjour à Constantinople. On lui prête l'intention d'occuper ses loisirs en tournant un ou deux films. Nous le souhaitons pour l'art cinématographique, qui s'en trouverait grandi.

J. P.

LETTRE DE LONDRES

S'il est une qualité bien caractéristique du peuple américain c'est certainement l'esprit de méthode et la recherche du détail. Et qui dit méthode, ne dit point cette organisation despotique touchant à la manie, qui fut la puissance et — par son mépris des forces morales — la faiblesse de l'Allemagne. Non! Chez lui ces dons s'allient heureusement à un concept large et hardi de l'évolution mécanique et humaine, en même temps qu'à une remarquable ténacité dans les recherches techniques.

D'autre part, il n'est que juste de remarquer que leur imagination est désordonnée, qu'à part quelques rares exceptions ils n'ont ni le lyrisme, ni le goût de la mesure qui sont l'apanage de notre race, et qu'enfin leur humour souvent puérite, et certains procédés brutaux nous déconcertent un peu.

Tout cela se reflète dans leurs films dont l'exécution matérielle est quasi-parfaite, mais qui dans l'ensemble présente une uniformité qui finit par lasser le public. Certes pour l'instant, soutenus par une habile réclame et par une remarquable organisation commerciale, ils tiennent entre leurs mains les débouchés des marchés mondiaux, mais au fur et à mesure que le cinéma sortant de sa gangue primitive deviendra un cinquième art, complet en lui-même et dégagé de formules étriques, ils devront nous abandonner une part importante de leurs conquêtes.

D'un côté il est évident que leur influence sur la production des autres pays est considérable. Non pas tant chez nous Latins : Français et Italiens, que chez les Anglais qui plus près d'eux par la race et la langue, les considèrent comme leurs maîtres naturels. La dernière œuvre de la « Butcher Co » en est un exemple frappant. C'est un excellent film tourné avec beaucoup de soin. *Lorna Deane* connaîtra certainement un succès d'ailleurs très justifié. Mais c'est surtout au point de vue photographie et mise en scène que ce drame peut être avantageusement comparé aux meilleurs films américains. Les extérieurs pris à Exmoor sur les lieux mêmes où se déroule le roman de Blackmore, d'où ce film a été tiré, sont de toute beauté. Quant aux intérieurs si difficiles à réaliser dans une reconstitution historique, ils ne donnent pas l'apparence d'être une pièce de musée, ils paraissent être le cadre tout naturel de l'action. Ils ont cette « personnalité » qui ne s'obtient que par le souci des moindres détails. Un scénario embrouillé ou mal construit ne gâche pas l'exécution artistique de cette œuvre. *Lorna Doone* est une adapta-

tion réussie d'un roman sans grandes prétentions littéraires, mais clair et bien ordonné.

Au XVI^e siècle des bandes de brigands pillaient les comtés du sud-ouest de l'Angleterre. Une troupe de ces bandits les Doones, capture et tient à rançon Lorna, une jeune fille de qualité, John Ridd, un paysan doué d'une force herculéenne, est chargé de capturer ces malandrins. Il délivre Lorna et en tombe amoureux. Malgré la différence de leurs situations sociales, celle-ci consent à l'épouser, mais le jour des noces, elle est blessée d'un coup de pistolet par l'un des brigands. John se met à la poursuite du criminel, le rejoint, et après une lutte acharnée parvient à en triompher. Sa fiancée échappe à la mort, et lui-même est fait chevalier pour « services rendus au royaume. »

Il est dommage que le jeu des acteurs soit un jeu flou et qu'on ne les sente point trop à l'aise dans leurs pittoresques costumes. Une mention spéciale doit cependant être accordée à Denis Wyndham qui dans le rôle de John Ridd sait être à la fois viril et gracieux.

Si *Lorna Doone* se ressent un peu des procédés chers aux « producteurs » d'outre-Atlantique on n'en saurait dire autant de *London Pride* (L'Orgueil de Londres), dont la « London Co » donnait la première la semaine dernière. C'est une comédie sentimentale agréablement spirituelle qui par sa couleur locale, semble surtout destinée à l'exploitation nationale. Elle est si franchement anglaise et par ses personnages, par son esprit « cockney » et par ses sous-titres que pimente un grain de « slang » qu'elle serait difficilement intelligible à l'étranger.

En août 1914, Cuthbert Tunks, un costec (marchand de quatre-saisons) confie son humble boutique aux soins de son père et de sa fiancée Cherry, et part s'engager. En France, il se conduit en héros, mais découragé par les lettres de son père qui lui apprend que ne pouvant payer le terme, il a été chassé de son échoppe par Garlic, le propriétaire auprès duquel M. Vautour passerait pour un nouveau Montyon, Cuthbert « emprunte » la plaque d'identité d'un de ses camarades, prend la décision d'aller voir à Londres comment s'arrangent ses affaires, et retrouver Cherry qui a disparu dans la tourmente. Mais en se rendant des tranchées de première ligne à l'arrière, il est blessé, et transporté dans un hôpital il rencontre Cherry devenue infirmière. Hanté par les remords, Cuthbert se décide à avouer qu'il est déserteur. Il avait simulé jusque-là une perte de mémoire. Mais à peine a-t-il confié ce

secret à un sergent-major, que ce dernier l'emmène en toute hâte au logis de ses parents où Garlic, le propriétaire qui a été élu maire du quartier, est en train de leur remettre la Victoria Cross, gagnée par lui, Cuthbert, qu'on croyait mort quelque part en France. De déserteur il se change en héros, et naturellement tout s'arrange malgré l'improbabilité d'une semblable situation.

London Pride vaut surtout comme comédie de mœurs. Les personnages les plus typiques des pauvres quartiers de Londres y sont représentés avec une amusante fidélité. Le boxeur de l'East-End, la respectable lady qui aime à siroter en cachette un double de Whisky et jusqu'à l'âne, orgueil du coater ou « pearl », ainsi surnommé à cause des boutons de nacres dont il chaharre en broderies fantastiques son complet de velours.

Il est inutile de s'attarder longuement aux deux drames *The Wordlings* et *Ashes of Love*, qui sont très quelconques. Le dernier est même franchement mauvais. Il nous faut remonter à dix ans en arrière pour trouver un point de comparaison avec ce mélo, mal interprété et faux.

Et pourtant on peut accomplir de fort bonnes choses à l'écran, dans le genre qu'illustrèrent les D'Ennery et les Paul Féval. C'est ce qu'a bien prouvé la « Vitagraph » avec : *Les Tours grises du Mystère*. Gladys Leslie, protagoniste de ce drame, joué avec naturel et dans l'ensemble photographié, mise en scène et scénario sont d'excellente qualité. Il en résulte une œuvre intéressante qui même auprès d'un public difficile rencontrera un excellent accueil.

June Wheeler, une orpheline, hérite d'un large domaine : « Les Tours grises », et d'une grande fortune. Deux hommes aiment en secret, Jean le métis canadien, intendan de la ferme et Billy Durland le millionnaire. Un jour arrive un inconnu qui prétend être le cousin de June. Tom Mc Hinnon, mais il se montre grossier à son égard et pour lui échapper elle est obligée de le menacer d'un revolver. Le lendemain, le

shériff apprend que Mc Hinnon a été assassiné. Comme on trouve près de son cadavre le revolver de June, cette dernière est accusée du crime. Mais Jean se dénonce alors à la police, avouant qu'il a tué Mc Hinnon dans un accès de jalousie. Plutôt que d'être jugé et condamné il se précipite dans un torrent. Billy Durland pour réserver à ce drame un heureux dénouement, épousera naturellement June Wheeler.

Thunderbolt (le coup de tonnerre), le film de la « First National », présenté par la Waltinda, nous sort, et par sa technique et par son côté artistique, de la routine habituelle. Il situe en des scènes de tempêtes que le paraphe du tonnerre vient illuminer d'un bref délai, un drame concis — un peu anguleux — dont l'originalité n'enlève rien à la puissance.

C'est l'histoire d'une vendetta, entre deux familles qui se termine par le mariage du dernier des Pomeray à la fille unique de Bruce Cobden, les éternels ennemis. Mais c'est une union forcée qu'accomplit pour sauver son père de la ruine et du déshonneur, Ruth Cobden. Son mari en qui brûle encore la haine que lui a ligüée ses parents, veut qu'avec elle meure le nom et la race des Cobden. Il ne veut pas qu'elle ait de descendants. Aussi, quand après une absence d'un an il revient au foyer pour la trouver mère il ne veut pas reconnaître l'enfant. Ils se séparent, mais plus tard le petit garçon est l'intermédiaire qui réunit le mari et la femme. Ce sujet, assez délicat a été traité avec beaucoup de tact et l'exécution de ce film est absolument hors pair.

Enfin, avant de terminer, disons un mot de *The Merry Madcap*, la comédie éditée par l'« Anchor-Film », qui n'a de chance de réussite que grâce à la personnalité si fraîche et si pimpante d'Elsie Janis. C'est au demeurant une insignifiante bagatelle; et l'on reste étonné de voir avec quelle adresse la charmante vedette américaine a su tirer parti de si fragiles matériaux.



SUZANNE GRANDAIS DANS MEA-CULPA

Le Bien le plus précieux

La vogue du cinéma se justifie par plus d'une considération mais il en est une, entre autres, que l'on fera bien de ne pas perdre de vue, car il pourrait résulter de sa méconnaissance un très grave péril.

Tout le monde va au cinéma. On y va en famille. On y va de confiance. Par une sorte de convention tacite qui, d'une façon générale, a été jusqu'ici respectée, il est entendu que nul, en franchissant le seuil d'une salle de cinéma, ne risque d'être blessé dans ces convictions, dans ses croyances. Assurément, de ci, de là, en voyant se dérouler certaines scènes, on peut faire à part soi ses réserves. Il est difficile, a observé le fabuliste, de contenter tout le monde et son père. L'auteur d'un scénario ne peut pas avoir la prétention, pour peu qu'il aborde le domaine des idées, de rallier l'unanimité des approbations absolues. Le public ne lui en demande pas tant.

Mais il est bien vrai que le public lui demande de ne pas faire de prosélytisme indiscret en faveur d'une thèse qui risque de heurter les idées communément admises par la très grande majorité des assistants.

Au XVII^e siècle on réunissait sous cette appellation « les honnêtes gens » toutes les personnes que l'on supposait — en raison de leur condition, situation ou éducation — devoir être d'accord sur un ensemble de lois morales et de conventions sociales qui avaient fait leurs preuves. Ce même accord existe encore aujourd'hui. Le cadre s'en est seulement élargi à la mesure de nos mœurs démocratiques. Et cela est, d'ailleurs, fort bien ainsi. Le travailleur en casquette qui pénètre dans une salle de cinéma pour y goûter deux heures de distraction pas trop coûteuse est, tout comme un autre, bon père de famille, respectueux du bien d'autrui, attaché à une sage moyenne d'idées d'ordre, de liberté, de progrès réfléchi. Il fait partie, sans même s'en soucier, de la société des « honnêtes gens » au sens qu'entendait le XVII^e siècle. Et il ne sera pas le dernier à s'irriter, voire à se fâcher, s'il voit apparaître sur l'écran auquel il ne demandait que de le distraire, de l'intéresser, de l'émouvoir, des thèses plus ou moins tendancieuses, d'une amoralité qui tourne à l'immoralité ou d'un humanitarisme qui incline à l'anarchie.

Puisque, fort heureusement, la production française semble devoir reprendre quelque essor, c'est le moment de mettre en garde nos auteurs et nos éditeurs contre le film de combat, même s'il n'est qu'insidieux.

Car le public qui a été déjà mis en méfiance par quelques tentatives plus ou moins heureuses, ne tarderait pas à modifier ses habitudes. Il n'entrerait plus au cinéma avec cette belle insouciance qui fait la fortune des exploitants de salles. Il se réserverait, voudrait

être renseigné, avant tout, sur la tendance du film qu'il va voir. Et comme il n'aurait pas toujours le moyen de se renseigner, il préférerait souvent, dans le doute, s'abstenir.

Voilà où l'on en arriverait bien vite si l'on s'engageait dans l'erreur où nous voyons bien que quelques personnalités tentent de pousser le cinématographe français.

En vérité, les exploitants devraient s'entendre pour boycotter — dans leur propre intérêt et l'intérêt de la corporation tout entière — les hommes véritablement néfastes qui rêvent de faire de l'écran un champ de bataille — au risque de voir la bataille se transporter dans la salle.

Certes, le cinéma peut et doit être un merveilleux instrument de propagande. Mais il y a propagande et propagande. Il y a celle qui est assurée, en principe, du consentement général. Telle, par exemple, celle qu'annonce la Ligue maritime et qui démontrera la nécessité pour la France d'avoir une puissante flotte de commerce. Et il y a la propagande qui s'exerce au profit d'idées scabreuses, immorales, antipatriotiques, antisociales. C'est celle-là qu'il faut à tout prix exclure de l'écran si l'on ne veut pas exposer notre industrie à un danger mortel.

Il est bien entendu que c'est seulement de l'écran public que l'on veut parler ici. Les militants d'une idée ou d'une politique ont parfaitement le droit — que nul ne leur conteste — de faire tourner des films propres à leur gagner des adeptes. Mais ces productions spéciales doivent être présentées dans des conditions spéciales. On n'a pas le droit d'en imposer la vision par surprise à un public payant qui n'est pas venu pour cela. Ainsi, il faudrait très franchement regretter que le *Jaurès* annoncé par M. Paul-Boncour et que doit incarner Gémier, fut inscrit en quelque sorte d'office, par les soins de quelque loterie publique, au programme courant de nos salles de cinéma. Il faudrait le regretter non pas seulement parce que des manifestations en sens contraire se produiraient infailliblement, mais aussi et surtout parce que certain public auquel la personnalité de Jaurès n'est pas précisément sympathique, commencerait de concevoir quelque hostilité à l'égard du cinéma considéré non plus comme un spectacle, une distraction, un délassement, mais comme un moyen d'endoctriner les gens malgré eux et de racoler des partisans pour les factions politiques.

Gardons-nous bien d'entrer dans cette voie. Le cinéma possède, à l'heure actuelle à son actif le bien le plus précieux d'où tous les autres biens découlent : la confiance de la foule. Gardons-la jalousement, dans l'intérêt commun.

Paul DE LA BORIE.

PRODUCTION HEBDOMADAIRE



CHARMEUSE !

Une admirable artiste française de neuf ans, la petite Renée, « l'enfant merveilleuse », joue le principal rôle dans « *Charmeuse!* ». Sa grâce espiègle et mutine, tantôt riieuse et tantôt grave, amuse et émeut tour à tour : petite fée enjôleuse et bienfaitrice, elle évolue dans les comédies et dans le drame, au milieu des rires et des larmes, apportant partout avec elle de la joie et du bonheur.

« *Charmeuse!* » est une très belle comédie dramatique où l'action émouvante et simple se développe harmonieusement, commençant au sourire d'une femme pour finir en beauté sur le sourire d'un enfant. Ce film, que l'extraordinaire jeu de « l'enfant merveilleuse », pare de séduction infinie, par ailleurs, interprété par d'excellents artistes, sera présenté très prochainement par « *Film-Etoile* ».

ETABLISSEMENTS GAUMONT

Douglas a le sourire, « Artercraft-Paramount-Pictures » (1.350 m.). — Cette comédie humoristique, qui a été tournée par Douglas Fairbanks, met en valeur une fois de plus, les aimables qualités de cet excellent artiste, dont il est vraiment superflu de faire l'éloge. Très belle photo.

Dans les hautes montagnes de Norvège, « S'venska-film » (134 m.). — Panoramas photographiques de toute beauté.

La Cour d'amour, « John D. Tippett » (170 m.). — Dessins animés, que l'on peut classer parmi les meilleurs.

Barrabas, « Gaumont ». — Le 4^e épisode, « Le Stigmate » (798 m.), a été revu avec plaisir. Maintenant, à partir de la semaine prochaine, nous allons voir des épisodes absolument nouveaux pour nous, c'est dire avec quel intérêt ils vont être suivis par tous les directeurs, par tous les spectateurs habituels de nos présentations professionnelles, qui apprécient comme

il convient, le très beau ciné-roman de M. Louis Feuillade.

Au programme *Gaumont-Actualité* n° 9 (200 m.), intéressants reportages visuels.

ETABLISSEMENTS PATHE

Mentionnons tout particulièrement le *Pathé-Revue* n° 14 (215 m.), où nous avons, cette semaine, de beaux sites bretons, une étude scientifique sur les étapes de la machine à vapeur, une page d'histoire naturelle, la visite d'une pouponnière et les charmants tableaux de la vie d'une élégante Parisienne de nos jours.

Pathé-Journal (200 m.), nous donne les plus intéressantes actualités de la dernière heure.

Les agréments du ménage, « Phun-films » (300 m.). — Voilà une scène comique très amusante que l'on aurait aussi bien pu appeler : Tout lasse, tout passe, tout casse !... Harold Lloyd en est le principal protagoniste, c'est dire combien toutes les scènes sont divertissantes.

Houdini, le maître du mystère, « First National-Exhibitor-Circuit-Mundus film », 6^e épisode, « Un Génie malfaisant » (460 m.). — Dans le rôle de Locke, le célèbre et prestigieux Houdini nous stupéfie littéralement par sa virtuosité à s'évader à temps des pires dangers. Très belle mise en scène des plus dramatique, photo remarquable.

Poucette, ou le plus jeune détective du monde, « Visio-film », 1^{er} épisode, « En plein mystère » (1.470 m.). — Sans vouloir répéter ce qu'a si bien dit *L'ouvreuse de Lutetia*, dans « la Chronique du film Français » du numéro 63, redisons que l'œuvre de M. Adrien Caillard est des plus charmantes, et constatons qu'elle a obtenu un nouveau et très brillant succès.

INTÉRIM.

FOX-FILM

Le samedi 21, au Mogador-Palace, nous avons vu, interprété par de charmants enfants, *Le Vainqueur de l'Ogre*, dont nous parlons plus longuement d'autre part.

Lundi, au Ciné Max Linder, nous avons applaudi une exquisite comédie : *Le Cœur et la petite main* (1.350 m.), jouée par Miss Peggy Hylaud, qui incarne à ravir le rôle de la délicieuse fille d'un nouveau riche.

Frères d'exil (1.400 m.), est un très bon roman d'aventures, aux dramatiques péripéties, dont Tom-Mix est le parfait interprète.

L'arbre à gâteau, série « Dick and Jeff » (200 m.). — C'est avec les nouvelles restrictions, un film d'actualité des plus divertissant.

CINE-LOCATION ECLIPSE

Dans l'intérieur de Bornéo (135 m.). — Très beau plein air.

Quand on n'est pas jaloux (340 m.). — Comédie gaie qui est surtout très parisienne, c'est dire qu'elle est pimpante, avec une pointe d'émotion spirituellement grivoise, mais d'un esprit de bon goût. Le principal rôle est joué par Mlle Lucienne Bréval, pardon, Herval, qui n'aura pas de mal à concurrencer les plus belles femmes de France.

Les femmes des autres (1.985 m.). — J'aurais voulu consacrer une étude un peu étendue à ce très beau film, dont il convient de féliciter M. Pierre Harodon, mais la grève des imprimeurs m'oblige à écourter le plus possible mon compte rendu hebdomadaire. N'ayant pas la place de dire tout le bien que j'en pense, que je me fasse l'écho de l'opinion : c'est un succès de plus à l'actif du film français.

Très remarquable et très remarquable, applaudissons Renée Sylvaire, Lady Nubody et la très belle Elmière Vautier. Mise en scène originale, ordonnée par un tempérament d'artiste, très belle photo.

AGENCE GENERALE CINEMATOGRAPHIQUE

Ayant longuement bavardé avec M. Lallemand, je m'excuse d'avoir regardé les films de l'Agence avec un peu d'inattention.

Jetons un coup d'œil sur le carnet du « Terreur » des représentants.

Les Mines de Norbotten (170 m.). — Bon plein air intéressant.

Le Dernier Enjeu (600 m.). — Très bon drame, ayant la rare qualité d'être court.

La bonne Manière (284 m.). — Comique ni meilleur, ni pire.

Totoche chez les fous (600 m.). — On dirait Jeanne Bloch, lorsqu'elle avait 25 ans. Bonne mise en scène.

La vallée du Silence (1.500 m.). — Bon drame. Réclamer une notice pour me rappeler de quoi il s'agit.

Le Gant rouge (740 m.). — Ce 4^e épisode est épatant. Quel incendie ! Photo absolument remarquable.

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

La Marine Américaine (160 m.). — Très bon documentaire admirablement photographié.

L'Empereur des Rois « Bulls Eyes C° ». — Amusantes aventures d'un pauvre diable qui devient amoureux de la fille d'un épicier cosu. Billy West est amusant et il imite assez adroitement Charlot.

Celle qu'on abandonne « Fox-Film-Corporation » (1.445 m.). — Des plus émouvant. Voilà un très beau film joué par Gladys Brockwell. Il y a aussi un rôle d'homme fort bien interprété qui fait se terminer en beauté cette belle étude sur la longue kyrielle de malheurs qui attendent la fille séduite qui fut honnête et qui veut lutter jusqu'au bout de ses forces pour rester honnête. Belle mise en scène, belle photo, très bon film.

Au programme L'Aubert-Journal (180 m.).

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSSENHOVEN

Un fameux coup de poing « Triangle » (560 m.). — Qui-proquo, coq-à-l'âne, poursuites, méli-mélo inextricable, acrobatie remarquablement exécutées. Bonne mise en scène de Mack Sennett. Belle photo et par-dessus le tout la charmante Juanita Hansen dont la beauté n'est pas un des moindres attraits de ce film très amusant.

UNION ECLAIR

Chez les Watuzzis (120 m.). — Bon documentaire ethnographique.

Une goutte de sang (1.655 m.). — Voilà un bon drame policier où nous revoyons le détective mondain Nick Carter, Alias mon vieil ami Pierre Bressol qui s'est entouré d'artistes de talent pour tourner ce beau film.

LA LOCATION NATIONALE

Un cœur fidèle « Metro » (1.100 m.). — Très bonne histoire sentimentale dont May Allison est la principale interprète et dont Harold Lockwood est le très sympathique héros. Belle mise en scène agrémentée d'épisodes sensationnels tel que la catastrophe de chemin de fer et la rupture de la digue où le regretté Harold Lockwood prodigua ses virtuosités sportives. Belle photo.

Un bon cœur (266 m.). — Charmante saynète dont M. et Mme Sidney Drew sont les parfaits protagonistes. Monsieur veut que sa boniche, qui se trouve être sa mère, soit traitée comme l'enfant de la maison. Mise en scène très divertissante, belle photo.

PHOCEA-LOCATION

Aix l'endormie « Laurea Film » (175 m.). — Très joli voyage en Provence artistiquement cinématographié. Belle photo.

Ambroise, champion de golf « Poppy Comédie » (400 mètres). — Bonne comédie comique interprétée par Mack Swain, qui a campé un type qui restera lé-

gendaire au cinéma. L'argument de ce scénario est des plus amusants. Bonne photo.

Amour de Geisha « Superproduction Sessue Hayakawa » (1.485 m.). — Je comptais parler longuement de ce très beau film si poignant, si dramatique et d'un sentiment si élevé, mais la grève des imprimeurs m'oblige à écourter le plus possible ce compte rendu. Disons que Sessue Hayakawa est un interprète d'une rare valeur et que la Japonaise qui joue avec lui est, elle aussi, une grande artiste.

Le trésor de Kériolet. — Ciné-Roman parfaitement mis en scène par F. Leonce et interprété par Georges Carpentier, l'as des as du ring. Il y a quelques semaines, nous avons vu tout le film dont on n'a présenté aujourd'hui que les quatre premiers épisodes. L'action très intéressante a permis d'en faire un roman qui sera publié dans la « Lanterne », sous la signature de notre confrère M. J. Révaudières. *Pendant la tempête* (735 m.) ; *Kériolet le naufrageur* (610 m.) ; *Au repaire des bandits* (650 m.) ; *A la recherche du trésor* (570 m.) tels sont les titres des premiers épisodes où Georges Carpentier se révèle très bon comédien. Mise en scène très adroitement réglée, belle photo.

NYCTALOPE.

LA CRISE DE CHARBON
CAUSERA LA PANNE D'ÉLECTRICITÉ

MUNISSEZ-VOUS D'UN POSTE DE SECOURS **CARBUROX**

SEUL LE **CARBUROX** est réglé et mis au point par l'inventeur du procédé. :: :: ::

SEUL LE **CARBUROX** fonctionnant avec une bouteille d'acétylène, donne l'intensité de 30 ampères.

SEUL LE **CARBUROX** a été copié ou imité, mais jamais égalé. :: :: :: :: :: :: ::

SEUL LE **CARBUROX** est adopté et vendu par les meilleures Maisons de Cinématographie. :: ::

EXIGER LA MARQUE **CARBUROX** SUR CHAQUE APPAREIL

En **VENTE** dans les **MEILLEURES MAISONS** de **CINÉMATOGRAPHIE**

VENTE EN GROS, s'adresser à la

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE L'ACÉTYLÈNE, 77, Avenue de Clichy, PARIS

RAPID-FILM

Travaux Cinématographiques

10^e ANNÉE

TIRAGE

DEVELOPPEMENT

TITRES

6, Rue Ordener, 6
PARIS (XVIII^e)

Téléphone : Nord 55-96

Téléphone : Nord 55-96

LA CINÉMATOGRAPHIE
FRANÇAISE



MUNDUS FILM
12, Chaussée d'Antin PARIS.